

Parasite

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 43 [i.e. 45]

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204592>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ces choses ne s'étaient pas améliorées. A Gourmay, en 1742, Mme du Deffand, allant aux eaux de Forges, ne trouve rien à manger; sa compagne, Mme de Picquigny, affamée, soupe d'un morceau de pain trempé dans le pot, d'une brioche et de trois biscuits. Vers le même temps, entre Marseille et Antibes, le président de Brosses paie dix livres une demi-douzaine d'œufs.

» Si les repas n'étaient généralement pas très confortables, la *couchée* présentait aussi quelque imprévu. Un tour assez commun était celui-ci : un étranger frappait-il à la porte d'une auberge, on le logeait dans une chambre meublée de quatre lits; au milieu de la nuit, l'hôtelier survenait, en compagnie de trois solides gaillards à mine douteuse, qu'il affublait du titre de voyageurs, et il émettait la prétention de les coucher dans les lits vacants. Après maintes discussions, le premier occupant finissait, bien entendu, par payer ces lits, et l'hôte se retirait avec ses compères, ravi du succès de son stratagème.

» Le lit était chose rare, d'ailleurs; même au cours des voyages royaux, les plus grands personnages étaient réduits à coucher sur la paille.

» Mme de Noaille arrivait un jour à Niort en même temps qu'un brave homme nommé Patrot. C'était pendant la foire, l'auberge était encombrée et la servante de l'hôtellerie déposa les hardes des deux nouveaux débarqués sur le seul lit qui fût libre. Le soir venu, une vive contestation s'éleva. Le bonhomme Patrot n'était pas galant, Mme de Noaille était entêtée. « Je coucherai dans ce lit-là ! » criait l'un. « Je ne dis pas que vous n'y coucherez pas, ripostait la dame; mais j'y coucherai aussi ! » Par point d'honneur et pour ne pas céder, ils s'y installèrent en grognant tous les deux.

» On s'estimait favorisé lorsque la nuitée n'occasionnait pas plus graves désagréments. Sous Louis XVI, un aubergiste de Lorraine, manquant de place pour loger les voyageurs, se tirait d'affaire en les empoisonnant; le coup fait, il les enterrait dans son écurie. Une fouille mit au jour *plus de cinquante corps*.

» Evidemment notre époque est sur ce point en progrès. »

L'inconvénient des pièces neuves.

On sait combien les enfants aiment les pièces d'argent toutes neuves, et nous connaissons sur ce point beaucoup de grandes personnes qui sont restées enfants. Mais notre ami M. préfère les vieilles pièces.

ces os à n'en pas finir, comme s'il attrapait déjà l'assassin.

— Surtout, dit-il, il faudra faire attention à la tête, quand vous y arriverez. Elle ne doit pas être bien loin.

— Je ne crois pas non plus, que je lui fais!... On vous la soignera... N'ayez pas peur!...

Là-dessus, comme il s'agitait toujours davantage, qu'il parlait de gendarmes, de tribunaux et de tout le tremblement, je lui mets tranquillement la main sur l'épaule et je lui dis comme ça :

— Eh bien! docteur, vous pouvez vous calmer.

— Pourquoi donc ?

— Ce n'est que moi qui me déterre !

— Comment dites-vous ?

— Oui ! Cette jambe est mienne.

Quand il a fini par comprendre, vous auriez dû voir cette mine, mais cette mine... Il devient tout rouge, me regarde du haut en bas, en bas surtout, guigne ma jambe de bois, et pousse une recaffée, mais une recaffée à déguiller toutes les pommes et les poires d'alentour.

Pendant qu'il se tenait les côtes, ainsi que mon Louis, j'ai tranquillement étendu mon foulard sur le tréfle; j'ai ramassé mes os; j'ai fait le nœud, pris le baluchon sur l'épaule, et je leur ai dit :

— Maintenant, sur celle-là, allons boire un verre au guillon !

* * *

Quand François eut fini son histoire, il alla ouvrir

— Avez-vous remarqué, nous a-t-il dit, l'autre jour, que lorsque, au café, on fait assaut de politesse pour régaler toute une société et que chacun pose devant soi une pièce blanche...

— Oui, et puis ?

— Celui qui n'a pas de vieux écus dans son portemonnaie est sûr d'être volé, c'est-à-dire de payer pour les autres.

— Parce que ?

— Parce que la sommelière choisira toujours la pièce la plus brillante.

PARASITE

Monsieur Verplein n'est pas un vulgaire pique-assiette, il a monté en grade, et, à force d'expérience et de judicieuses tentatives, il est arrivé au poste envié de parasite, c'est-à-dire qu'abandonnant le système fatigant et moins productif des repas pris à gauche, à droite, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, il a jeté son dévolu sur un ami et ne déserte plus sa maison. Cet ami est marié, il vit du revenu de deux ou trois immeubles, je ne sais au juste, et de quelques poses de vignes. La cuisine, chez lui, est soignée, les vins ne conneront jamais l'eau du baptême, le kirsch sommeille en des bouteilles poudreuses, les meubles sont rembourrés de vrai crin. Rien ne manque donc pour faire le bonheur d'un gourmand doublé d'un paresseux.

Afin de conserver la place qu'il a conquise, non sans peine, non sans bassesses, monsieur Verplein s'est composé une sorte de *Code du parfait parasite*, dont il applique les prescriptions avec une persévérance et un doigté absolument remarquables.

Aux repas, il amuse les convives en leur contant de joyeuses histoires et en commentant des calembours tirés des *Mille et un mots pour rire* ou de quelque vieil *Almanach du bon vivant*. D'ailleurs, ces anecdotes sont d'un comique parfaitement décent et jamais monsieur Verplein ne se permettrait une expression triviale.

Lorsqu'il ne parle pas, il écoute avec déférence les propos de son hôte, applaudit et approuve, rit lorsqu'il faut rire et soupire tristement lorsque la mélancolie est de commande. Inutile d'ajouter qu'il est toujours de l'avis du maître et ne pousserait jamais l'indépendance d'esprit jusqu'à le contredire, à moins qu'il ne sache qu'un semblant de contradiction permettra à son nourricier de faire étalage de savoir et d'éloquence.

— Il ne tousse jamais, il éternue encore

une grande armoire. Il en sortit un paquet gris, soigneusement ficelé. Il le déposa sur la table. Sur le papier, on pouvait lire ces mots écrits d'une main robuste :

Respect à ma jambe !

Coupée le 18 juin 1867. — Déterrée le 18 juin 1882.

— Vous comprendrez sans peine, ajouta mon vieux carabinier, que lorsqu'on a un paquet pareil dans ses archives et une jambe de bois à montrer à ses amis, on est peu disposé à aller royaumer dans les tirs fédéraux. Il y a temps pour tout. Ce qui n'empêche pas que si vous allez par Genève, en juillet, saluez bien les amis de ma part, et surtout notre vieille croix fédérale.

— Entendu, père François, à votre bonne santé !

— Honneur, messieurs, conservation et bon retour !

Vevey, juin 1887. ALFRED CERESOLE.

FIN

La semaine-attractions. — La place nous manque pour parler comme nous le voudrions des spectacles intéressants qui, cette semaine, ont été offerts aux Lausannois. Grand théâtre, Kursaal, Théâtre du Peuple ne désemplissent pas.

Demain, dimanche, au Théâtre, en matinée, *Les Deux Madame Delaaze*, et *La Carotte*; le soir, *Ruy Blas*. Au Kursaal, matinée et soirée également, avec un programme des plus copieux et des plus variés.

moins et personne ne l'a vu bâiller. Il mange posément, loue d'un air connaisseur les mets qui lui sont servis et si le hasard, ou des recherches préalables, lui ont appris que telle compôte, tel gâteau, tel salmis est l'œuvre de la maîtresse du logis, il s'exalte, il en redemande, il fait des mines suaves comme s'il se délectait du nectar des dieux.

Quant aux vins, il les déguste avec une cérémonieuse attitude, les yeux mi-clos, la bouche en cul-de-poule, lentement, posément, pour murmurer après deux ou trois gorgées.

— Quelle goutte ! Du velours, du pur soleil.

Après le repas, monsieur Verplein trouve le moyen de se rendre vaguement utile afin de planter quelques jalons sur le chemin du souper. Il fera les commissions de monsieur, ira au cabinet de lecture changer les romans lus par madame, il passera même chez l'épicier déposer une commande, voire chez le boucher et le pâtissier. Ou bien, il accompagnera les enfants à l'école et les ira chercher après les leçons; ou encore il les conduira à la promenade, ce qui lui permettra de revenir avec eux, quelques minutes avant le repas du soir.

— Restez donc pour souper, dira alors madame.

Et comme Verplein fera des manières, son ami ajoutera :

— Mais, oui, reste donc !

Alors, vaincu par tant d'instances, le parasite se laissera faire. Mais, ce sont là les bagatelles du début. Bientôt l'habitude supplée aux invitations régulières. La servante s'accoutume à mettre le couvert de M. Verplein. Elle ne demande plus si ce monsieur viendra, elle est fixée. D'ailleurs, il lui rend aussi quelques petits services et ne la rencontre jamais sans lui tirer gracieusement son chapeau.

— C'est un homme bien honnête, pense-t-elle.

Et elle est toute disposée à faciliter le parasitisme d'une si aimable variété de l'espèce.

Les enfants parlent de *l'ami Verplein* comme d'un personnage leur appartenant et qui se plie à leurs caprices. Ils s'ennuient s'il ne s'occupe pas d'eux et comme il raccommode avec talent les poupées disloquées et les pantins estropiés, son importance est grande dans le camp des petits. Or, si dans une famille vous avez acquis la sympathie du cordon-bleu et les prédilections des gosses, votre situation est solidement établie. Monsieur Verplein le sait, il en use et même en abuse.

LE PÈRE GRISE.

Jeux de société.

Le chasseur et le gibier. — Toute la compagnie se partage des noms de gibier, tels que Lièvre, Lapin, Renard, Perdrix, Caille, Alouette, Bécasse, Sanglier, Cerf, Loup, Lion, etc., etc.

Quelqu'un de la compagnie prend le rôle de chasseur, et adopte les termes relatifs à chaque genre de chasse; lorsqu'il les prononce, le gibier doit y répondre par des mots convenus.

Ainsi, quand il nomme :

Le fusil, tous les joueurs disent : « Gare ! gare ! »

Le chien couchant, le Lapin dit : « Au terrier. »

Le lévrier, le Lièvre dit : « Courre ! courre ! »

Le piège, le Loup et le Renard disent : « Pas si bête ! »

Les rets, le Lion, la Perdrix, la Caille, l'Alouette et la Bécasse disent : « Cherche, cherche. »

Un fourré, le Sanglier dit : « Et mes défenses. »

Le chien courant, le Cerf dit : « J'ai des jambes. »

Le cor de chasse, le Cerf dit : « Alerte. »

La carnassière, tous tombent la tête sur la poitrine, comme s'ils étaient morts, excepté le Cerf, le Sanglier et le Lion qui disent : « Qu'importe ? »

Celui qui manque sa réplique donne un gage.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.